

“LE LIBERTAIRE” n'est pas un champ d'expériences pour littérateurs en herbe. C'est un organe Anarchiste et Révolutionnaire. Il est bon de le répéter.

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
Chèque postal : Delecourt 691-12
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

Rédaction : PIERRE MUADESS
9, rue Louis-Blanc, Paris (10°)

ABONNEMENTS

FRANCE Un an... 12 fr. Six mois... 6 fr. Trois mois... 3 fr. Chèque postal : Delecourt 691-12

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

L'INFAMIE DE LEON DAUDET

EST DEFINITIVEMENT ETABLIE

Le rideau vient d'être abaissé sur l'acte ultime de la sinistre comédie jouée depuis deux ans par tout un lot de littérateurs sur le tremplin rêvé qu'était le cadavre de Philippe Daudet.

Rien, certes, n'avait été épargné pour entourer d'un faux mystère une affaire qui passionna le public parce que ceux qui savent ne veulent rien dire et, en l'état actuel des choses tiennent à dire le contraire de ce qu'ils pensent.

Nous protestons — comme nous protesterons toujours — contre un verdict de condamnation — parce que nous dénonçons aux hommes le droit de juger leurs semblables.

Mais nous applaudissons de tout cœur à la gifle magistrale appliquée sur la face indécente de Léon Daudet par ceux qui lui-même avait demandé pour le juger.

Pour un champion de l'autorité et de la vindicte judiciaire, le Pou du Roy vient d'être servi à souhait.

Pour un homme qui demandait le jugement de la *Sagesse Populaire*, pour un justiciable qui s'en remettait à l'impartialité des jurés bourgeois, on avouera que Daudet a vu ses vœux comblés jusqu'au bout.

Le « bon sens populaire » a parlé. Et celui qui, depuis 1917, outrage, salit, calomnie, couvre d'infamie tous ceux qui ne se sont point prêtés à ses projets d'hérédité ; celui qu'on a pu, sans être taxé d'exagération, qualifier d'*homme-poubelle* ; celui qui, sans avoir peur du burlesque, démontra que rien n'est étranger à l'homme, quand il le veut, de ce qui est infect, celui-là se voit condamné par ceux-là qui l'avaient appelé de toutes ses forces.

Récapitulons un peu, pour nous éclairer, les phases principales de cet effondrement total de Léon Daudet.

Tartuferie macabre

En novembre 1923, un enfant de 15 ans, se suicidait dans un taxi. Toute la presse reproduisit en quelques lignes le communiqué de la Préfecture de police.

La semaine suivante, l'*Action Française* apprenait à ses lecteurs la mort subite du fils de Léon Daudet, puis le service religieux et l'absoute consacrés au mort prématuré.

L'Eglise apostolique et romaine avait béni le cadavre de ce jeune homme « mort sans tache dans le giron de l'Eglise ».

Mais le 2 décembre paraissait le numéro spécial du *Libertaire*, annonçant le suicide de Philippe Daudet et racontant son rapide séjour parmi nous. Et le scandale éclatait foudroyant.

Ainsi on sut que Léon Daudet avait menti à l'Eglise et à sa foi, qui interdit aux suicidés de recevoir les derniers sacrements.

Pour que sa maison et son nom ne soient pas éclaboussés d'un scandale, le chef royaliste avait commis un faux et une imposture ; les prêtres avaient béni un suicidé !

Alors le directeur de la feuille Orleaniste eut recours à ses habituels procédés. Pour se tirer de l'impasse dans laquelle nos révélations et ses mensonges l'avaient acculé, il accusa les anarchistes d'avoir assassiné son fils, puis ensuite la police d'accord avec le *Libertaire* et depuis deux ans il accuse ainsi les militants libertaires de collusion avec les flics.

Chaque fois que les faits nouveaux détruisaient son hypothèse, il en forgeait une autre.

Car il fallait à tout prix que Philippe Daudet ne se soit pas suicidé ; il le fallait pour que l'Eglise ne soit pas ridiculisée et Daudet accusé et pris en flagrant délit d'imposture et de supercherie vis-à-vis des lecteurs.

C'était uniquement pour sauvegarder son masque hypocrite de chrétien que Daudet parla d'abord d'assassinat.

L'exploitation d'un cadavre

Mais ensuite l'homme politique repartit le dessus, et il vit dans la mort de son fils l'occasion inespérée de salir ses plus irréductibles ennemis : les anarchistes.

Et alors, sans vergogne, il fit déterrer le cadavre de Philippe, le livra aux charcutiers de l'autopsie, pour un chrétien et un respectueux des morts, il laissa dépecer le corps d'un mort qui aurait dû lui être cher, le plus cher : son fils.

Il affirma avoir la preuve irréfutable de la culpabilité de Lannes, Vidal, Colomer, Colombo, Le Flautier et Bajot. Ce dernier, auquel les accusations du tribun royaliste avaient porté un préjudice considérable pour diffamation. Mais le pamphlétaire demanda les assises pour fournir la preuve de l'assassinat de son fils.

Le procès vient d'avoir lieu ; on sait quels en ont été les résultats.

Le calomniateur pris à son piège

Seulement, il ne suffit pas d'avoir une voix de stentor, un cynisme de bandit et un aplomb de canaille pour élayer et construire solidement une accusation. Les éclats de voix, les injures érudites ne font pas qu'un mensonge devienne une vérité.

L'*Action Française* a fait prendre la sténographie des débats ; nous mettons Daudet au défi de publier ce compte rendu car il contient trop de preuves de la thèse du suicide, trop de démonstrations de la mauvaise foi de celui qui accuse, alors qu'il sait qu'il ment, et aussi on verrait trop que Léon Daudet n'eût qu'un seul souci en cette histoire : tirer profit du cadavre de son fils pour vendre son journal et acquérir une nouvelle notoriété.

Nous offrons, nous, de publier cette sténographie en brochures populaires si l'*Action Française* veut nous la communiquer *in extenso* et sans falsification, car nous doutons qu'on puisse au frais de l'A. F. publier la pléiade de M. Noguères.

On assista, au cours des débats, au plus ignoble étalage de ragots. On vit un haut fonctionnaire, Marlier, beau-frère d'un ex-président de la République, accuser sans preuves Daudet, de s'être livré sur son fils à des actes de pédérastie incestueuse.

On entendit un autre exemplaire : Bourgin, secrétaire de la Ligue Civique affirmer, sans aucune preuve non plus, et d'après les ragots de sa belle-mère, que Lannes commit un vol et fut un concussionnaire.

Bref, il semblait que le vent de la calomnie insufflé dans le procès par Daudet devait submerger tous ceux qui participaient à cette monstrueuse pièce théâtrale.

Restait une chose à élucider. Daudet qui, dans son journal, affirmait, même pendant le procès, la collusion anarcho-policrière, n'en disait rien aux Assises.

Ses avocats établissaient, dans la première partie du procès, que c'était par Gruffy que cette collusion s'était établie. Daudet changea son fusil d'épaule devant l'échec de leurs affirmations — et à la fin, c'était par Henri Faure que cela avait dû se faire.

Et pour démontrer cela, rien n'avait été négligé : témoignages sensationnels — tel Dujardin — qui, hélas ! s'écroula à la première confrontation sérieuse. On avait même pris le soin de payer ces témoins qui, convoqués rue de Rome, répétaient leur rôle et touchaient leurs « cachets ». Quelle désillusion les gens du Roy éprouvèrent. Leur argent avait été très mal dépensé : leurs ragots furent ployables et un témoin dévoila la combine. Daudet était pris à son piège.

Arguments significatifs

Quand Daudet voulut se raccrocher à la collusion, il fit demander, par son avocat X. Vallat, si l'avocat-général prenait à son compte le réquisitoire Scherdlin qui accusait les anarchistes de complicité avec la police. L'avocat-général s'y refusa très énergiquement.

Quand les anarchistes étaient à la barre, à aucun moment Daudet ne demanda des explications sur leurs relations avec la Sûreté générale, car il savait quelle cinglante réplique il eût encourue.

Jean Cocteau, qui était venu en 1923, nous affirmer que Mme Alphonse Daudet ne croyait pas que son petit-fils fut notre victime, Jean Cocteau était malade lors des débats, mais il envoya un mot au jury qui ne démentait pas ce qu'il avait dit il y a deux ans. Lucien Daudet, malade aussi, confirma le fait... et le gros Léon fut, une fois de plus, terrassé.

Le calomniateur était pris à son propre piège par sa famille même.

Notre ami Lecoq, qui avait été cité comme témoin de l'accusation par Bajot, envoya cette lettre au Président des assises :

Monsieur le Président de la Cour d'Assises, Je n'ai pas de temps à perdre et je ne tiens pas non plus à participer à cette comédie judiciaire. Veuillez le faire savoir à M. Bajot à la requête duquel je viens d'être cité comme témoin. — Louis Lecoq.

Car les anarchistes ne doivent pas établir un réquisitoire contre qui que ce soit — fût-il l'ennemi le plus ignoble — dont la bourgeoisie et la magistrature pourraient faire état.

Les masques sont arrachés

Ainsi, maintenant Léon Daudet pourra accuser, calomnier n'importe qui, il pourra dire tout ce que sa cervelle de déséquilibré et d'héréditaire lui suggérera. Personne désormais ne s'émouvra de ses insanités que le fou publia. Les colonnes du journal dans lequel il écrit seront considérées par tous les gens de bonne foi comme des réceptacles d'élucubrations de client d'asile d'aliénés.

Daudet eut cette chance inouïe : il ac-

coussa formellement les anarchistes de collusion avec la police ; il réclama la Cour d'assises pour démontrer, en de longs débats, la preuve de cette infamie.

Les débats eurent lieu et ce fut non pas l'infamie des anarchistes, mais celle de Léon Daudet qui fut irrévocablement établie.

Ainsi du reste que l'infamie des individus méprisables qui répètent ses mots d'ordre.

Les débats voulus et obtenus par Daudet sont une démonstration éclatante que les anarchistes sont non seulement incapables d'une collusion avec la police, mais qu'ils ont une haine et un mépris total pour les flics et tous les autoritaires qui les emploient.

La preuve du suicide de Philippe Daudet a été longuement confirmée, et maintenant nous pouvons dire que Léon Daudet vient de se porter le coup le plus mortel qu'il puisse encaisser.

Le Pou du Roy s'est vautré pendant trois semaines dans le sang, la boue et sur un cadavre.

Maintenant il y a un deuxième suicide à constater : le suicide moral de l'être le plus immonde qu'il ait signalé le 20^e siècle : celui qui a traîné le cadavre de son fils pour vendre du papier : Léon Daudet, l'infamie.

Simple question à Colomer

Dans l'*Action Française* de dimanche dernier, nous pouvons lire ceci : « Il faut admettre la sincérité des anarchistes dont le procureur général lui-même a reconnu les ténébreuses machinations pour accepter la version du suicide. »

Plaidoirie de M. Vallat (compte rendu du procès Bajot-Daudet).

Et encore ceci : « M. Vallat souligne ensuite un fait symptomatique : Certains anarchistes, ceux qui ne sont pas de la police — il en existe — soutiennent comme nous la version du crime-policier. Ceux qui prétendent qu'il y a eu suicide sont au contraire de ces libertaires qui conservent avec la police des accointances qui ne sont un secret pour personne. Témoin le Sébastien Faure, qui apparut déjà dans l'affaire du « Bonnet Rouge », l'ami de Lecoq, le directeur de la Sûreté générale, condamné à 2 ans de prison sans sursis. »

« Entre l'anarchie et la police, il y a des points de contact. »

Ainsi, ce sont précisément les camarades qui ont été mêlés à l'affaire Philippe Daudet et qui avaient la responsabilité du journal, c'est-à-dire Colomer et Vidal, le premier comme rédacteur principal, le second en qualité d'administrateur, qu'on présente comme n'ayant aucune relation avec la police, alors que les autres camarades du *Libertaire*, qui ignoraient totalement cette affaire, sont accusés d'être des policiers.

Colomer et Vidal laissent peser cette accusation. C'est inadmissible, intolérable. Une mise au point s'impose dans le prochain numéro de l'*Insurgé*, car il est impossible d'accepter qu'une distinction puisse se faire entre Colomer et Vidal d'une part, et les autres camarades qui collaboraient à ce moment au *Libertaire*.

Je demande donc à Colomer s'il persiste dans son attitude et s'il ne voudra pas préciser une fois pour toutes qu'à part lui, Vidal, Lecoq et moi, aucun autre camarade n'a été mêlé directement ou indirectement à cette affaire.

Pierre Lente.

Aux lecteurs du Libertaire

Les abonnés du *LIBERTAIRE* recevront prochainement une circulaire émanant du Comité d'Initiative de l'UNION ANARCHISTE, leur demandant de faire un effort exceptionnel en faveur de leur organe.

Déjà dans le dernier numéro, nous faisons part à nos amis de la situation critique du journal, due en partie à l'augmentation incessante des prix de papier et d'impression.

Nous sommes forcés de renouveler notre appel et d'inviter les camarades sympathiques aux idées libertaires, à faire toute diligence pour venir en aide, selon les moyens dont ils disposent, au journal anarchiste.

Beaucoup de camarades sont en retard de leurs abonnements. Qu'ils se hâtent de se mettre à jour ou d'avertir l'administration pour éviter que l'envoi du journal ne leur soit supprimé.

Les camarades désirant faire leur changement d'adresse, feront bien d'envoyer leur dernière bande pour faciliter les recherches et de joindre 0 fr. 75 pour les frais.

Enfin que notre camarade Delecourt ait quitté l'administration du journal, il a été décidé, avec son consentement, de conserver momentanément son chèque postal.

Tous les envois de fonds devront donc être adressés au nom de Delecourt, chèque postal 691-12, 9, rue Louis-Blanc, Paris.

LE LIBERTAIRE.

PAUVRETÉ

Ah ! que le monde est pauvre en sages
Pour que le sabre y soit un dieu,
Devant la beauté du ciel bleu
Et la douceur des paysages !

La cruauté des premiers âges,
Replonge en nous son dur épica ;
Ah ! que le monde est pauvre en sages
Pour que le sabre y soit un dieu !

Plus criminels que des sauvages,
Nous portons la mort en tout lieu ;
Et le penseur qui s'en émeut
Est un fou qu'il faut mettre en cage...
Ah ! que le monde est pauvre en sages !

Eugène BIZEAU.

Propos d'un Paria

Une deux !... Une deux !...
Au pas camarades, au pas la route est belle.

En avant, les légions, les sections, les centurions, les fractions et toutes les formations et organisations qui se sont donné pour mission d'assurer à la nation une réglementation qui la sauvera et permettra aux tribulations de prendre enfin la direction. Voici d'abord les légions, dont le chef est Georges Valois — anarcho-littérateur, à vingt ans, comme tant d'autres — et qui s'avancent allègrement, légers d'esprit et le corps recouvert de la liqueur bleue réglementaire, canne à la main, comme des mauvais gamins, le chef recouvert du chapeau gris indispensable à tout conspirateur qui se respecte.

Dernière des fougueux combattants — à deux battants, comme porte cochère et viennent les « Jeunes Patriotes » groupés en centurions sous le commandement du député Taillinger — on tète ce qu'on peut — et qui en pensant à la volée de bois vert reçue rue Damrémont, marchent en serrant les fesses.

Derrière ces fougueux combattants — à deux battants, comme porte cochère et viennent les « Jeunes Patriotes » groupés en centurions sous le commandement du député Taillinger — on tète ce qu'on peut — et qui en pensant à la volée de bois vert reçue rue Damrémont, marchent en serrant les fesses.

Attention ! voilà la caméloterie royale. Vous pouvez marcher dedans, ça vous portera bonheur. Les houriques supplémentaires s'avancent précautionneusement avec, comme point d'avant-garde leur brigade spéciale conduite par l'illustre Chassiné, mouchard des mouchards, attaché à la sûreté de l'État, Léon Daudet.

Tiens ! mais l'ai déjà vu cette tête-là quelque part. Parbleu, c'est le baron Milerand, suivi de tous les mercantis, exploitateurs, spoliateurs et autres liquidateurs qui forment la Ligue Républicaine Nationale et qui vont clopinant, avec les regards du mouvement. Le dernier orateur Georges Valois prétendit qu'ils ont une doctrine et un programme complet de gouvernement, non seulement pour traverser la crise actuelle mais même pour après. Il développa son programme, mais là l'enthousiasme des

Allez-y bonnes gens, Suivez le guide. Si vous avez le culte de la charogne, saluez ! Un mort passe porté par cinq ou six pauvres bourgeois. C'est Gustave ! Vous savez bien Talace le mauvais sujet, l'ex-insurrectionniste de la Guerre sociale, qui mettait chaque jour le drapeau dans les goguenots avec autant d'aisance que vous trempez votre petit pain dans le café matinal. Ce Gustave-là est mort. La Victoire a remplacé la Guerre sociale et Gustave l'Herp, réactionnaire et pourfendeur de « l'Herp » de loin — a succédé au défenseur de Liabeuf.

M. Herp rêve d'une république autoritaire et trouve de l'argent pour envoyer son torchon gratuitement aux électeurs ! Mais où vont donc tous les bataillons que le viens d'énumérer ? Vers quel but se dirigent-ils ? Quel objectif cherchent-ils à atteindre. C'est très simple. Ils vont vers le fascisme. Les liques bleues ont hérité les mêmes instincts de brutal despotisme, de sauvagerie cruaute, que les chemises noires d'Italie.

De leur côté les « chemises rouges » s'inquiètent et s'agitent. Elles aussi veulent gouverner. Fascisme ou Bolchevisme !... Nous en serions réduits à ces deux alternatives aussi peu réjouissantes l'une que l'autre ? Vraiment, les gars, ça ne serait pas drôle !... Mais je crois qu'il va falloir retrousser les manches et mettre le holà aux instincts belliqueux de ces cent mille chemises. La liquette du plus fort n'est pas toujours la meilleure. Nous voulons nous, anarchistes, endosser celle qui nous plaît et si cela nous fait plaisir ne pas en mettre du tout.

Pschtt.

Amis Lecteurs

Si vous voulez que le mouvement anarchiste se développe, si vous voulez une active propagande libertaire, répondez à l'invitation des groupes. Assistez à leurs réunions. Apportez votre collaboration directe à l'œuvre commune qui nous sollicite tous.

LIRE EN 2^e PAGE

L'ATTENTAT
POUR OU CONTRE MUSSOLINI
par A. Borghi.

LIRE EN 3^e PAGE

ORGANISATION INDUSTRIELLE
ET LIBERTÉ INDIVIDUELLE
par G. Goujon

Voici le Fascisme ?

Les fascistes ont tenu à la salle Wagram, le 11 novembre, à 10 heures du matin, une grande réunion privée dont le but était la création du premier faisceau. La salle était comble et les applaudissements aux orateurs ne furent pas ménagés, surtout lorsque la violence du langage se faisait le plus sentir. On peut facilement s'imaginer ce que fut une réunion de la sorte où de prétentieux bavards débitèrent une leçon longuement apprise devant un auditoire choisi, trié, acquis par avance. Ce fut d'abord le précieux jeune homme, Philippe Barrès, qui tenta d'évoquer la plus grande France éternelle, le sacrifice volontaire des combattants de 1914-1918, la victoire, l'esprit des vainqueurs, etc., etc., sur le même ton et qui termina en lançant à la face de ses ouailles un « Vive la France » essouffé.

Ensuite, Jacques Arthuys dont la voix claire comme un coup de fouet, vint faire un discours accompagné de coups de poing sur la table et cria qu'il faut à tout prix un dictateur dont le pouvoir sera absolu pour que la France reprenne sa place en tête de toutes les nations du monde et que la culture française puisse de nouveau éclipser toutes les autres.

Naturellement, toutes ces élucubrations de cerveaux en furie s'accompagnent de très justes critiques sur le parlementarisme et la situation actuelle. Ces messieurs prétendent n'être que l'avant-garde d'un vaste mouvement qui bientôt submergera le pays. Ils prétendent aussi être l'expression de l'avenir, c'est-à-dire un avenir où l'Etat national, comme ils l'appellent, sera omnipotent et incontesté. Ne négligeant pas les leçons d'Italie et d'ailleurs un petit couplet est lancé à l'union des éléments de droite et de gauche ; même Arthuys approuve les combattants qui sont devenus communistes. On voit nettement la manœuvre d'absorption de certains éléments révolutionnaires. D'ailleurs, les fascistes ne cachent pas qu'ils veulent « une réforme si profonde des institutions qu'elle portera dans l'histoire le nom de révolution ». Cette formule leur servira à jeter la confusion dans les esprits simples qui ainsi se contenteront du mot sans voir le but visé par les meneurs du mouvement. Le dernier orateur Georges Valois prétendit qu'ils ont une doctrine et un programme complet de gouvernement, non seulement pour traverser la crise actuelle mais même pour après. Il développa son programme, mais là l'enthousiasme des

Un autre fait vient s'ajouter à la série : dimanche dernier 15 novembre, à eu lieu à Luna Park « la remise des drapeaux aux Jeunes patriotes ». On pouvait lire le lendemain l'information suivante : « Sous la présidence de M. Pierre Taillinger, député de Paris, et en présence de nombreux personnalités, on a procédé, hier après-midi, à Luna Park, à la remise des drapeaux et fanions aux groupements de Paris et de province des Jeunes Patriotes-La-Léon. De nombreux discours ont été prononcés à cette cérémonie. » Sans commentaires.

Nous dirons la semaine prochaine ce que nous pensons de l'offensive fasciste.

Une ignoble fumisterie

par Georges BASTIEN.

« Nous prendrons l'argent où il est. »

Un socialiste trop fameux a lancé cette phrase qui fit sensation. Les « conservateurs sociaux », comme les appelle un journal aussi conservateur qu'eux, dans le fond sinon en façade, se mirent à hurler. Les gens de progrès firent du tam-tam autour du projet. Et Populo s'est passionné et a été ainsi amené, progressivement, à s'accoutumer à l'idée d'un nouvel impôt formidablement supplémentaire de 5 à 6 milliards, dénommé contribution spéciale, prélevé sur le capital, etc., etc., etc.

La comédie est bien jouée. Les artistes ont droit à un cachet de premier ordre. Car toutes ces discussions politiques, montées comme une pièce de théâtre, avec ses grands premiers rôles, ses trahisons et ses ingénues, sont la mise en pratique d'un plan combiné dans les coulisses pour amener Populo à être « cuit à point » et servi chaud.

Cette contribution spéciale sur la fortune, ce prélevement sur le capital, c'est en définitive une ignoble fumisterie politique, destinée à présenter sous des couleurs démocratiques, un nouveau tour de vis du garrot fiscal, une nouvelle aggravation des charges qui pèsent sur les foyers pauvres.

Prendre l'argent où il est !

Quel est le nigaud qui prend au sérieux cette formule ? Quel est l'homme, ayant dans le crâne pour deux sous d'économie politique socialiste, qui puisse avoir foi, une seconde seulement, en ce ridicule bourrage de crânes ?

C'est d'une belle et pure démagogie, bonne à rendre épileptiques les mains des auditeurs-moutons de réunions électorales, que d'affirmer que cette fois les riches vont payer, pour sauver l'Etat et la France, et non plus les pauvres gens. Quiconque a consacré quelques instants de réflexion à l'organisation sociale économique contemporaine ne pourra s'empêcher d'avoir une furieuse

ouailles fut quelque peu refroidi. Tant qu'on critique les autres la besogne est facile, mais quand il s'agit de construire et faire quelque chose de bien la faiblesse apparaît.

La réunion se termina par la remise du drapeau pour lequel ils jurèrent de mourir. Ils firent le serment de doter le pays d'une superbe dictature. Seulement, ils ont oublié de couronner le dictateur. Peut-être est-il introuvable ! N'importe, veillons, camarades.

Comme de juste, ils voulurent profiter de l'occasion pour aller s'incliner sur la tombe de l'inconnu de l'Etoile, non pas dans une pensée pieuse, on l'a dit, mais dans une pensée d'exaltation. (D'abord, il paraîtrait — à ce qu'ils disent — qu'en ce jour de 11 novembre les morts tressaillent de joie). Ils prirent les assistants de faire la haie sur le passage des « légions », mais sans proférer un seul cri, car ce n'était pas une manifestation de puissance fasciste qu'ils voulaient faire.

Sur ce, la salle se vida.

Et c'est ainsi que, publiquement, l'existence du premier « fascio » français a été reconnue. Aux révolutionnaires à ne pas être en reste de sens des réalités et... d'activité.

Le spectateur libertaire.

P.-S. — Parlant dans Paris d'immenses affiches dont connaît le « Nouveau Séclo » qui est devenu quotidien et qui s'intitule « Journal de la fraternité nationale pour la politique de la victoire ». Cette débauche de publicité indique d'une part que nos gaillards sont sérieusement subventionnés, peu nous importe par qui, mais le fait est là : d'autre part, qu'ils sont décidés à jouer leur partie dans la mêlée sociale, et cela sans plus tarder.

Un autre fait vient s'ajouter à la série : dimanche dernier 15 novembre, à eu lieu à Luna Park « la remise des drapeaux aux Jeunes patriotes ». On pouvait lire le lendemain l'information suivante : « Sous la présidence de M. Pierre Taillinger, député de Paris, et en présence de nombreuses personnalités, on a procédé, hier après-midi, à Luna Park, à la remise des drapeaux et fanions aux groupements de Paris et de province des Jeunes Patriotes-La-Léon. De nombreux discours ont été prononcés à cette cérémonie. » Sans commentaires.

Nous dirons la semaine prochaine ce que nous pensons de l'offensive fasciste.

A travers le monde

EN ARGENTINE

BUENOS-AYRES

Procès monstrueux

A Viedma (Rio Negro) vient d'avoir lieu le procès de cinq camarades dont quatre se trouvent dans la prison de Viedma. Le cinquième est devenu fou par les tortures qu'il a endurées pour lui faire avouer le crime dont on l'accuse : attaque du courrier postal de Neuquen.

Voici sur quoi se base l'accusation : Le 27 novembre 1923, nos cinq camarades se trouvaient sur les rives du Rio Neuquen, occupés à faire des fagots de bois pour alimenter le feu de leur campement, lorsque survint la police. Après avoir été frappés et ligotés, ils s'entendirent accuser du fait relaté plus haut.

La surprise de nos camarades fut grande, car comment concevoir qu'ils puissent être les auteurs de l'attaque ? Ils furent arrêtés sans aucune arme et à l'heure de l'attaque ils se trouvaient dans la ville.

Malgré qu'aucun des témoins ne les ait reconnus et que la preuve ait été donnée qu'ils ont été vus au moment de l'attaque, à la ville en compagnie de nombreux camarades, ils se sont vus condamnés à un total de 83 années de prison.

Nos camarades de l'Argentine, devant de tels faits monstrueux, se proposent de faire une vive campagne pour nos cinq camarades dont le seul crime est d'être de fervents révolutionnaires.

Nos camarades de la rédaction de la « Antorchita » viennent d'écrire une brochure intitulée « Sierra Chica y sus horrores », en espagnol, pour dévoiler ce qui se passe dans cette prison avec nos camarades révolutionnaires.

Nous ne saurions trop recommander à nos camarades connaissant l'espagnol de se procurer cette brochure à l'« Antorchita », (Buenos-Ayres) et de la diffuser.

AU BRÉSIL

ILE DE LA TRINITÉ

Dans une lettre adressée à nos camarades de la « Antorchita », de Buenos-Ayres, les camarades du Brésil leur font savoir que la répression bat son plein au Brésil. Plusieurs villes sont déclarées en état de siège.

Toute activité anarchiste est l'objet d'une rude persécution. Les cachots brésiliens regorgent de militants anarchistes.

Plus de soixante camarades se trouvent confinés dans l'île de la Trinité, sous un climat terrible, victimes de la cruauté des gardiens, exposés aux fièvres qui ne pardonnent pas et dans l'incertitude, car ils ne sont pas jugés.

L'appel de nos camarades doit être entendu des révolutionnaires du monde entier.

HAVANE

Mort de Ricardo Mella

Nous apprenons avec douleur la mort de notre camarade Ricardo Mella, le militant argentin.

Grand penseur, orateur de grande envergure, écrivain de talent, le mouvement anarchiste d'Argentine lui doit en très grande partie son extension.

Mais si l'homme est parti, il nous reste ses écrits. Le *Crime de Chicago*, *La Banque des Croquants*, *La loi du numéro*, *Les Passions humaines*, *La Conscience Morale*, *L'ombrage et les anarchistes* et quelques brochures qui ont été autant de coups de foudre à la société présente. De ses œuvres mêmes sortiraient ses remplaçants qui continueraient la lutte pour son idéal de liberté.

Les Contes du "Libertaire"

L'INVITATION

Les Giguine étaient de mauvais poil. Ne devaient-ils pas, ma foi, ce jour-là, rendre par politesse le repas que leur avait offert les Galumeau, le dimanche d'avant ?

La vieille, le front en sueur, s'affairait devant la cheminée haute et enfumée, où bouillonnait dans la marmite une platée de haricots blancs.

Le vieux ne put faire autrement que de tuer un lapin, et, en le dépouillant, il poussa de profonds soupirs.

— Un si beau lapin ! disait Giguine, en soupesant la bête dont le poids ne devait pas s'éloigner beaucoup de trois livres. C'était un phénomène de lapin, quoi ! qui aurait rapporté un bon prix au marché.

Les Galumeau arrivèrent au petit trot de leur carriole qui s'annonçait avec un horrible bruit de ferraille. L'homme se présenta avec la mine réjouie de quelqu'un qui s'apprête à faire amplement honneur au repas qui ne lui coûtera rien.

La femme, selon sa manie, allait tout de suite faire un tour au poulailler, tandis que son bourgeois frappait d'une large tape l'échine ossue de Giguine, pour lui demander si ce n'était pas bientôt que l'on allait se mettre les pieds sous la table.

Un quart d'heure après, la Giguine dut héler les mâles qui, tout au loin, au bout d'un champ, les jambes écartées, la nuque griffée par le soleil, dévisageaient sur les affaires de leur profession.

Enfin, l'on se mit à table. Le début du repas était silencieux, parce que les hôtes observaient à la dérobée Galumeau qui dévorait comme s'il avait jeûné pendant huit jours.

La femme, elle, suçait les os du lapin avec des regards gourmands de vieille chatte vicieuse qui est entrée dans une cuisine pendant l'absence des maîtres.

Les brocs de cidre ne chômaient pas, eux non plus. La Giguine en comptait mentalement un de plus, chaque fois que son époux revenait du chai en traînant ses sabots, le déposait sur la table.

Galumeau torchait soigneusement avec un gros morceau de mie, le fond du plat où il

AU MEXIQUE

PAUVRES POIRES

Aux dernières élections municipales qui ont eu lieu à Veracruz, il y eut plusieurs collisions entre les partisans des différents candidats.

Résultat : trois morts et plus de cinquante blessés. La plupart des urnes ont été détruites.

Les autorités militaires ont déclaré l'état de siège dans la ville.

Il est idiot de voir au XX^e siècle des hommes qui s'entretuent pour donner à leurs élus le fouet qui les frappera.

Triste ! Triste !

EN RUSSIE

Abolition du camp de déportation de Solovetsky

Le « Bulletin des Comités réunis pour la défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie », paraissant à Berlin, nous donne de précieuses renseignements sur cette prétendue réforme.

En juin dernier la presse des Soviets, de la manière la moins apparente possible, dans les caractères les plus petits, ainsi qu'elle procédait pour informer ses lecteurs, de l'exécution à Solovetsky de socialistes et d'anarchistes, annonce le transfert des prisonniers convaincus de crimes politiques, de l'île de Solovetsky, dans les prisons de l'Oural, de Sibirie et du Turkestan.

Le Bulletin nous met très justement en garde contre le caractère fallacieux de cette réforme, effectuée sous la pression des libéraux du monde entier, clamant chaque jour davantage leur indignation contre les épouvantables abus, les inhumains atteintes à la liberté d'opinion du gouvernement bolcheviste.

Parmi les révolutionnaires évacués de Solovetsky, la plupart ont été incarcérés dans les geôles de la Russie continentale, d'autres envoyés en exil dans la Russie septentrionale ou en Sibirie où, indubitablement, ces généraux pionniers du progrès, de la cause révolutionnaire, sont voués à la dégénérescence physique et mentale.

Les lettres désespérées qu'ils envoient à leurs amis du monde entier ne permettent malheureusement aucun doute à cet égard.

Certains, un nombre infime, ont été libérés, mais conditionnellement.

En un mot, le gouvernement dictatorial de l'U. R. S. S. qui ne cède en rien à celui de M. Mussolini, appelle contre ses exactions criminelles son mépris de la liberté, la vindicte de tous les travailleurs, de tous les révolutionnaires attachés au droit de clamer leurs désirs, leur volonté, leur idéal.

Lia

Lia Golman vient d'être citée à la Tchka de Lissabellgrad (aujourd'hui Zinovieski) où elle demeure. On lui a fait savoir qu'elle ne pourra plus rester dans cette ville. Devant la protection énergique de notre camarade, des ordres furent demandés à Moscou, mais nous croyons que Lia Golman devra continuer ses pérégrinations forcées.

EN BULGARIE

Un Attentat

Les journaux nous apprennent que le maire de Sofia M. Madjaroff, vient d'être victime d'un attentat. Bien que la presse française présente le fait comme une vengeance, nous persistons à croire que c'est le retour des choses et la conséquence des atrocités persécutées exercées par le sinistre Tsankoff.

y

avait eu des haricots, et il fallut encore apporter du fromage et des pommes.

Cette nouvelle pitance engloutie, Giguine ferma son couteau avec affectation, et exhalait un gros rot, pour faire comprendre à la compagnie que le repas était terminé. Malgré cela, Galumeau ne semblait point du tout décidé à vouloir décaler de si tôt son énorme derrière de dessus le banc. Il voulait les yeux à la manière d'un chien qui cherche s'il n'y a rien à ronger dans les environs.

Alors, comme on ne lui apportait plus de frot, il acheva de manger tout seul le restant de pain que la maîtresse du lieu avait imprudemment oublié sur la table.

La Giguine était penchée au-dessus de l'âtre, où elle lavait les assiettes dans une écuelle. Quand elle eut rangé la vaisselle dans le buffet, elle revint près de sa commode.

— Vous savez, ma bonne, si vous voulez faire vos besoins, il ne faut point vous gêner ! y a le tas de fumier devant l'étable...

La Galumeau semblait ne pas entendre, et la Giguine renouvela deux fois son invitation. Mais elle ne fut pas plus heureuse avec Galumeau, qui répondit avec un gros rire qu'il n'avait point pris de lavement avant de se mettre en route, et ne ressentait nullement l'envie de se soulager.

Après le café et la goute, les convives voyant qu'il n'y avait décidément plus rien à bâfner, se résolurent tout de même à se lever. Les Giguine, sur le pas de la porte, les regardaient s'éloigner, au balancement de leur carriole gringolante.

En rentrant dans la maison, la Giguine put enfin lâcher tout d'un coup la bonde à ses sentiments trop longtemps contenus. C'est alors qu'elle fit connaître véhémentement son opinion sur les gens qui, sans vergogne, viennent chez les autres s'empresser comme des cochons, et qui, en guise de remerciement à ceux qui les ont hébergés, ne trouvent rien de mieux que d'emporter leur fumier chez eux.

BRUTUS MERCEREAU.

AVIS IMPORTANT

Les membres de l'ancien conseil d'administration de la Librairie Sociale et ceux de la nouvelle commission sont priés de se réunir le dimanche 22 novembre, à dix heures du matin, à la boutique, pour la discussion sur la marche de la Librairie. Goutière est prié d'être présent.

LA VIE DES JEUNESSES

Je suis de votre avis

Qu'est-ce qu'un anarchiste ? C'est un individu qui entre autres qu'il soit individualiste ou communiste, ne reconnaît d'autre juge de ses actes et de ses pensées, des actes et des pensées des autres, que sa conscience d'homme libre.

Nul ne me contredira là-dessus. Que pensez-vous d'après cela que puisse être l'attitude d'un anarchiste devant un tribunal ?... Ne point accepter de donner les humiliations marquées de respect des juges, mais accabler un homme aussi vil et misérable, le sache-t-il, ne pas renier ses amitiés, ses haines, ses mépris, ou rester indépendant, etc.

Erreur !

... Vous pensez que des hommes courageux ont eu dans cette attitude d'être vils. Mais aujourd'hui, cela ne se porte plus.

Aujourd'hui, vous ne le savez donc pas, il est de mode, je parle toujours pour les anarchistes, n'est-ce pas, lorsqu'on est appelé à témoigner à un procès relâchant, de se mettre aimablement à la disposition du plus lâche des indicateurs, du plus sanguinaire des pourvoyeurs de otages et de bagues, du plus ordurier des diffamateurs, de rivaliser avec lui de cabotage, de s'incliner devant la douleur d'un père qui a vu son cœur depuis longtemps, et qui a chanté, chanté et chantera victoire à la mort de tant d'autres enfants.

Il est très bien possible, sous couleur de confondre un mouchard, de se faire son digne et brillant ennemi. Il est de mise également de méconnaître, on ne sait trop pour quels mobiles, ses anciens amis, de traiter l'opinion favorable qu'on avait d'eux, d'exagération journalistique, etc.

C'est pas une attitude anarchiste, pensez-vous ?

Allons donc ! C'est cependant celle des vrais anarchistes, des foyers insurrectionnels qu'on n'a point eue pour s'insurger, de ces farouches antifouillistes, partisans et soutiens éventuels d'une autorité. C'est sans bien que pour être un peu fier mourir que reconnaître la justice des hommes ;

Mais ceux-là, comme les premiers cités plus haut étaient des « anarchistes officiels » qui ne savaient pas exploiter d'agréables méthodes de publicité. Cette anarchie-là est la seule, anarchie ! Tout le reste n'est pas, pensez-vous !

Je suis de votre avis.

Simonne Larcher.

NOTRE TOMBOLA

Voici la liste des lots dont sera dotée la tombola organisée au profit de l'Eveil des Jeunes, et qui sera tirée le 24 décembre prochain, à notre fête.

	Valueur
1 ^{er} lot : 1 Larousse Médical	Fr. 110
2 ^e lot : 1 Dictionnaire des Connaissances	80
3 ^e lot : 1 Dictionnaire Lachaire, 6 vol.	60
4 ^e lot : 1 réveil matin	32
5 ^e lot : 1 Les Mémoires de Casanova	21
6 ^e et 7 ^e lots : 1 ab. à l'Encyclopédie Anarchiste, 3 numéros	12
8 ^e et 9 ^e lots : 1 rasoir de sûreté	10
10 ^e et 11 ^e lots : 1 ab. au Libertaire, 2 mois	6
12 ^e et 13 ^e lots : 1 ab. à l'Eveil des Jeunes, 20 numéros	5
14 ^e et 15 ^e lots : livres divers variant de 750 à 1 franc	3 50
16 ^e et 17 ^e lots : objets divers (boîtes de savonneries, papier à lettres, parfum, porte-plume, réservoirs, statuettes, etc. Ex div.	
18 ^e et 19 ^e lots : 1 ab. au Libertaire, 2 mois	6
20 ^e et 21 ^e lots : 1 ab. au Libertaire, 2 mois	6
22 ^e et 23 ^e lots : 1 ab. au Libertaire, 2 mois	6
24 ^e et 25 ^e lots : 1 ab. au Libertaire, 2 mois	6
26 ^e et 27 ^e lots : 1 ab. au Libertaire, 2 mois	6
28 ^e et 29 ^e lots : 1 ab. au Libertaire, 2 mois	6
30 ^e et 31 ^e lots : 1 ab. au Libertaire, 2 mois	6

Le dimanche après-midi 13 décembre, l'Eveil des Jeunes organise une grande loterie. L'entrée est de 1 franc. Les lots sont nombreux et de grande valeur. Les organisations sympathiques sont priées de ne rien organiser ce soir après-midi.

DES JEUNESSES ANARCHISTES EN PROVINCE

Il serait désastreux que les jeunes camarades de province se figurent que l'Eveil des Jeunes soit la propriété des jeunes anarchistes parisiens. Nous sommes heureux de recevoir de partout des articles, des suggestions, des comptes rendus de réunion intéressant la propagande des jeunes.

Il est possible certainement dans des centres comme Lyon, Bordeaux, Saint-Etienne, Lille, Marseille, Troyes, Le Havre et quantité d'autres villes, de constituer des Jeunes Anarchistes ou bien des Jeunes Anarchistes. Nous ne craignons pas que cette jeunesse risque de compromettre son existence, de créer un noyau de jeunes en son sein.

Nous sommes disposés à réserver la place nécessaire dans l'Eveil des Jeunes aux camarades de province qui feraient une action quelconque dans leur région. Les Jeunes Communistes, elles, ne craignent pas de leur propagande être méthodique. Montrons, à notre tour, que les anarchistes s'intéressent aussi à la jeunesse, non point pour en faire plus tard des électeurs à qui voterait bien la main les candidats, conscients, capables de se diriger eux-mêmes.

CONVOCATIONS

Comité d'Initiative de la Fédération des J. A. — Réunion des copains délégués lundi 23 novembre, à 20 h. 45, au Libertaire, 9, rue Louis-Blanc. Les camarades sont priés d'être exacts au rendez-vous, la réunion ayant lieu ensuite chez un copain.

JEUNESSE ANARCHISTE RIVE DROITE

Ce soir vendredi 20 courant, à 20 h. 45 précises, au Faisan Doré, 28, boulevard de Belleville (Métro Couronnes ou Ménilmontant), grand débat sur : « Tuer le Mandarin ».

« Si l'insuffisance pour devenir le riche héritier d'un homme qu'on n'aurait jamais vu, dont on n'aurait jamais entendu parler et qui, hélas ! n'est ni le fils de la Chine, de pousser un bouton pour le faire mourir, qui de nous ne pourrions pas le tuer ? »

Prendront la parole pour ou contre : Maizus, Jack, Benoît, Perier, Louvet.

JEUNESSE ANARCHISTE DE DRANCY

Tous les samedis, à 20 h. 30, salle du bureau de tabac, place de la Mairie, à Drancy, réunion du groupe et de la J. A. de Drancy. Tous les jeunes lecteurs du Libertaire sont conviés à venir prendre part à nos réunions de façon à intensifier la propagande dans notre région.

GROUPE DES VENDEURS A LA RUE

Dimanche 22, départ de la boutique, 9, rue Louis-Blanc, à 9 h. 30 précises. Tous présents.

JEUNESSE ANARCHISTE RIVE-GAUCHE

Mercredi 25 novembre, à 20 h. 30 au siège, 18, rue Cambronne. Conférence publique et contradictoire.

LA FEDERATION JURASSIENNE

par J. S. Boudoux

Qui nous exposera comment l'anarchisme en France a été effectué à pas de géant son entrée dans le mouvement social, grâce à l'activité des copains de l'époque lesquels traqués de toutes parts se réfugièrent en Suisse où ils fondèrent la Fédération Jurassienne.

LES LIVRES

ROUX LE BANDIT

par André Chamson

Voici un livre qui plaira certainement aux camarades. C'est l'histoire tragique d'un réfractaire qui se refusa à participer à la fameuse guerre du « Droit » et autres balivernes, tra sauta à la guerre, dans les montagnes des Cévennes et l'auteur en profite pour nous décrire certains passages montagnards qui colorent agréablement le récit de la vie de Roux le bandit. Et ce récit est bien fait pour émouvoir les vrais pacifistes. Un écrivain, originaire des montagnes cévennoles est allé se promener dans son pays natal, et aimant se mêler aux montagnards, il aime écouter leurs histoires ; c'est là qu'il recueillera celle de Roux le bandit.

La déclaration de guerre avait jeté le désarroi dans un village cévennois, dont les habitants sont de religion protestante. Ceux-ci écoutant le bourrage officiel, accompagnent les leurs mobilisés, avec les souhaits d'usage. Ils s'étonnent de n'y pas voir un enfant du pays, Roux. Au bout d'un moment, celui-ci apparaît, et comme on lui demande pourquoi il ne se joint pas aux autres, à la stupéfaction de même qu'il paraît, il n'a rien d'autre que la guerre, que sa croyance le lui interdit. Les paysans haussent les épaules. Quelques jours se passent, on ne cause plus de Roux. Mais la venue des gendarmes recherchant celui-ci, les renseigne sur l'attitude qu'il a prise.

Alors, c'est un tollé général. Roux, qui est allé à la boucherie, pendant que ses camarades s'y font tuer ! C'est un lâche, un peureux, un mauvais camarade. Roux s'est réfugié dans la montagne, et là, malgré les intempéries de l'hiver rigoureux, persistera dans son attitude. La réprobation est générale, et le qualificatif de « bandit » n'a rien d'exagéré. Un jour, un permissionnaire le rencontre dans la montagne. Ils nouent conversation. Celle-ci a dû être animée, car le permissionnaire, rentré au village, à la stupefaction de tous, défend l'attitude de Roux le bandit. Plus tard, un habitant bien considéré dans le pays, et même très souvent les paysans dans leurs pays, le défend. Il leur explique les arguments que Roux donne sur sa conduite, et dans ce milieu croyant, ceux-ci font impression. Les paysans réfléchissent et finalement sont sympathiques au réfractaire. Celui-ci s'enhardit, il descend de la montagne et se rend à la boucherie, dans la ville. Mais ce qui lui fait impression, c'est que Roux, malgré le mauvais temps, refuse de s'abriter dans les endroits qu'il lui offrent et préfère souffrir dans son isolement. Au cours des conversations, on lui cite le cas d'un pasteur du pays qui, mobilisé et ne voulant pas combattre, avait trouvé son colonel et lui demanda à servir comme infirmier. Mais Roux ne se laisse pas démonter.

Il dit que le devoir du pasteur est d'accompagner son troupeau, même si celui-ci est fou, car il en est responsable. Mais si le gouvernement avait accepté la proposition du pasteur, il n'aurait pas accepté la même de la part d'un simple individu. Donc, que Roux, avait raison d'agir comme il le faisait. Le temps se passe, mais Roux finit par être victime de son imprudence.

Une fillelette l'ayant vu avec deux paysans, par ignorance, le dénonce aux gendarmes.

Arrêté, il est condamné à vingt ans de prison. Mais il n'aura pas souffert en vain. Les paysans ont réfléchi, et à la prochaine guerre, suivront l'attitude de Roux le bandit, et se refuseront à y participer. On dit que Roux le bandit aurait écrit, que n'en croit-on pas ? C'est vrai, et que nous ne nous doutons pas de la mentalité actuelle des paysans cévennoles, nous les félicitons d'avoir enfin vu clair. Nous les félicitons d'être à leur tour des réfractaires à l'odieuse boucherie qu'est une guerre, et nous souhaitons qu'enfin tous les peuples en fassent un jour un grand et bel ordre de s'entretenir, ils s'y refusent.

Et alors la guerre aura vécu. En somme, un très bon livre, écrit simplement, se lisant très bien, et pour ceux qui aiment la montagne, de belles fresques colorées avec goût.

René Devry.

Le volume est en vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (X^e), au prix de 7 fr. 50, franco.

Tu permets Camarade ?

Tu permets, camarade ? Une place, à côté de toi, tu ne demandes pas que je suis ? Merci, vieux ! Tu vois, je suis un homme, c'est-à-dire j'aspire à l'être ; il est plus facile d'être un mufle qu'un homme.

Maintenant, au travail. Homme, prends ta tête à deux mains, ferme les yeux et distois ! Est-il juste que je sois malheureux ? Pourquoi ne puis-je pas développer complètement toutes mes facultés et en jouir ? Parce que tu n'es pas libre.

Comprends bien, qu'en ce moment, la vie n'est s'achever qu'au prix de la liberté. N'as-tu jamais fait ce rêve d'artiste : créer un être organisé, un Homme, sain de corps, sain d'esprit, honnête, joyeux, sensible ? Un homme comme tu veux le devenir, un homme comme tu voudrais que soient tous les hommes ? Si, n'est-ce pas ? Et comment le faire ? Tu vois, ainsi organisé n'a pas besoin d'être gouverné ; que réellement, il est libre ?

Réveur, veux-tu créer ? Alors, travaille, sacrifie-toi, car il n'est pas pour toi, ce paradis.

Ah ! j'aurais voulu vivre mille ans pour le pressentir, pour le voir ! Pardon, ne rêvons plus. Agissons.

Eduquons les uns, défendons-nous des autres. Aimons ceux qui souffrent, frappons ceux qui font souffrir. Contre la force, opposons la force. Serons-nous, donnons-nous la main, formons une barrière.

D'abord, vivons. Quand nous serons plus forts, nous attaquerons, nous chasserons l'immense idée de vol. Si ce ne sont pas nos corps qui auront échoué, l'œuvre, qu'importe ? Notre idée y aura contribué.

A côté de toi, une place avec toi, tu permets, camarade ? En avant ! En avant, tu as le droit de devenir un homme. Mais souviens-toi, quand tu auras pris cette force, ton devoir sera d'aider, d'entraîner le faible à conquérir la liberté qui lui est acquise en naissant, et qu'on lui a volée.

Il n'y a pas de liberté possible sous un principe gouvernemental. Du haut en bas de l'échelle sociale on ravit la liberté. Le gouvernement qui est la faute, asservit ses subordonnés qui se vendent sur les leurs et ainsi de suite. Alors tout le malheur accumulé, centuplé par la loi des chutes, vient écraser celui qu'on a mis au bas de l'échelle — le prolétaire.

Halte ! Un coup de pied dans l'échelle. Il faut que nous luttons de toutes nos forces.

Quelles sont nos Forces ?

Davorsac.

Organisation industrielle et liberté individuelle

Montaigne a écrit : « Il est bien aisé d'engendrer à un peuple le mépris de ses anciennes observances ; jamais homme n'entreprend cela qui n'en vint à bout ; mais d'y rétablir un meilleur état en la place de celui qu'on a ruiné, à ceci plusieurs se sont morfondus de ceux qui l'avaient entrepris. » C'est que pour venir à bout d'un travail de démolition il suffit d'une volonté acharnée tempérée par un peu de prudence, tandis que pour construire il faut de plus une intuition pénétrante, quelque science et le souci constant de s'appuyer sur des principes d'une solidité éprouvée dont l'annonce ne se prête à aucune équivoque. Il importe donc de ne reculer devant aucun effort pour étudier les concepts auxquels on se réfère et examiner comment et dans quelle mesure ils peuvent se traduire en réalisations effectives. Rien de mieux, pour y parvenir que de rétorquer les arguments de nos adversaires.

Notre idéal, c'est l'établissement d'un régime social dont l'équilibre soit assuré indépendamment de tout recours à une réglementation autoritaire. Après en avoir défini la structure, il s'agit de la faire passer dans les faits autant que le permettra une mentalité dont nous nous appliquerons sans cesse à élever le niveau.

Nos adversaires nous objectent aussitôt la multiplicité et la complexité des relations civiques, conséquence naturelle de la densité des Sociétés modernes, de l'extension et de la variété de notre culture. Comment concevoir un accord harmonieux de tant d'activités diverses, si quelque impérieux chef d'orchestre n'a pas le pouvoir d'en régler, baguette en main, le déchaînement et le rythme ? S'agit-il de relations économiques ? La subordination à un puissant organe de coordination s'impose encore plus. Nous sommes les esclaves d'un écrasant machinisme dont le fonctionnement régulier ne saurait s'accommoder de la plus légère concession à l'autonomie personnelle.

La poursuite du bien-être serait-elle donc incompatible avec l'exercice de la liberté ?

Attaquons-nous plus particulièrement au côté économique du problème qui semble le plus difficile à concilier avec nos aspirations à l'indépendance. Trouver une solution, sinon rigoureuse, du moins suffisamment approchée n'est cependant pas impossible, l'obstacle consiste plutôt dans l'imprécision des idées que dans leur opposition.

Quel spectacle nous offre l'atelier moderne ? Le travailleur asservi à une besogne uniforme, confiné dans l'exécution des détails d'ouvrages dont l'ensemble et souvent la destination échappent à son entendement, au-dessus de lui, une hiérarchie de chefs dont il ne saurait discuter les ordres et dont le contrôle n'est pas à sa portée. Bien plus encore, son rang social est conditionné par la fonction subalterne qu'il a remplie à l'atelier, car la hiérarchie qui y règne prolonge ses effets hors du lieu où elle trouvait à la rigueur sa justification dans l'apport d'une compétence technique.

Nul ne pouvant se prétendre apte à tout emploi, l'appel au concours de plus compétents que nous n'a rien qui nous répugne en principe. Si je veux faire bâtir une maison je prendrai conseil d'un architecte, d'un médecin si ma santé périclite, sans pour cela me sentir humilié. Mais que l'architecte veuille intervenir dans le choix de mon régime alimentaire ou le médecin dans l'ornementation de mon gîte, je m'insurgerai. J'accepte des conseils dans certains cas définis, je repousse l'ingérence de directeurs de conscience dans ma conduite extérieure. Et telle est bien la prétention du patronat et de ses auxiliaires. Du fait que leurs aptitudes organisationnelles et leurs capacités techniques sont rémunérées par des avantages exorbitants, leur influence dépasse la sphère où elle devrait demeurer enfermée et leur permet d'exercer à mon détriment une action prépondérante sur l'

